

A woman with long, flowing blonde hair is shown in profile, her eyes closed in a peaceful expression. She is positioned on the right side of the frame. The background is a fantastical landscape featuring a vibrant rainbow arching across a cloudy sky. Below the rainbow, a calm lake reflects the surrounding scenery, which includes steep, forested mountains and a dense line of evergreen trees. In the foreground, a field of wildflowers is in bloom, with prominent red, pink, and blue flowers. The overall atmosphere is serene and ethereal.

*L'arc-en-ciel
des
jours*

Bernard Mialon

BERNARD MIALON

L'arc-en-ciel des jours

© BERNARD MIALON, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6964-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Toutes les grandes personnes ont été des enfants.
Mais peu d'entre elles s'en souviennent. »*

Antoine de Saint-Exupéry

Le déluge

La Terre était riante et dans sa fleur première,
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal :
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
Et la beauté du monde attestait son enfance ;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Alfred de Vigny

À mes parents et à mon frère

Chapitre 1 : Fannette

Nicolas Sentier grelottait de froid. Il leva les yeux vers le ciel et grimaça en se pinçant les lèvres. Quelques flocons de neige s'en vinrent alors mourir sur son visage. Il balança sa brosse à neige sur le siège passager. En retombant, elle saupoudra le tissu cendré d'un chapelet d'étoiles blanches qui disparurent en quelques secondes.

Nicolas s'assit et fit claquer la portière. Puis, il attacha sa ceinture de sécurité et tourna la clé de contact. Sa voiture démarra au quart de tour et quitta le centre-ville en empruntant le boulevard Gambetta à faible allure. Un agréable parfum de vanille, à peine troublé par une légère odeur de tabac froid, flottait dans l'habitacle humide.

Fatigué par ses tout derniers achats, Nicolas était impatient de rentrer chez lui. Du dos de la main, il essuyait régulièrement la buée qui recouvrait son pare-brise et réduisait la visibilité déjà bien affaiblie par la tombée de la nuit. Engoncé dans une veste grise un peu trop étroite pour lui, il montrait de fréquents signes d'impatience en se tortillant sur son siège à la recherche de la position la plus confortable.

Sa voiture roulait au pas et le va-et-vient des balais d'essuie-glace semblait ralentir sa cadence tant la neige qui tombait de plus belle était lourde et collante. Il neigeait sur la ville depuis plus de deux heures, si bien que malgré l'important flot de circulation, les routes blanchissaient rapidement.

Nicolas semblait âgé d'une trentaine d'années, tout au plus. Nonobstant la fraîcheur et la beauté de son visage, de fines rides marquaient le coin de ses yeux. Son nez était petit et droit, ses lèvres minces et bien dessinées, sa peau très légèrement hâlée. Dans sa chevelure noir de jais parfaitement coiffée brillaient quelques fils d'argent, mais ce qui séduisait le plus sur son visage, c'était ses yeux. De grands yeux en amande d'un profond vert émeraude, dans lesquels se reflétaient toutes les blessures de son âme que l'on devinait belle et généreuse.

La radio jouait *Because*, une mélodie des Beatles, évoquant le ciel bleu, le vent, la planète et l'amour. Nicolas s'apprêtait à monter le volume quand la musique s'interrompit, cédant la place à un bruyant spot publicitaire. Agacé, il coupa le son d'un geste vif. Sous son regard médusé, un feu de signalisation passait au vert pour la six ou septième fois sans qu'un seul véhicule ne puisse avancer.

Nicolas s'interrogeait, les mains crispées sur le volant : « comment est-il

possible que les Grenoblois, par ailleurs si habiles conducteurs sur les routes enneigées conduisant aux stations de ski voisines, soient aussi empruntés quand ils circulent dans leur propre ville ? » La violence de la tempête ajoutée à l'indiscipline habituelle de certains automobilistes bloquait totalement la circulation.

Nicolas entrouvrit la glace de son véhicule. L'air frais pénétrant dans l'habitacle lui donna l'envie de fumer une cigarette qu'il alluma d'une main tremblante. Sa nervosité s'atténua dès les premières bouffées, et il put enfin penser paisiblement à la soirée qui approchait, qu'il espérait en tout point réussie. Il en avait d'ailleurs élaboré maintes fois le cours complet dans sa tête au point qu'il ne restait qu'une seule certitude encore ancrée en lui : ce soir, à chaque instant, son propre bonheur ne serait que le parfait reflet de celui de la jeune fille à qui il vouait sa vie qu'il appelait affectueusement : sa « petite princesse. » Il imaginait déjà que ses rires, ses regards et ses mots, se métamorphoseraient, sous la baguette magique d'une généreuse fée, en un flot d'étoiles d'or, ruisselant vers l'oasis de son cœur.

Nicolas avait quitté son travail beaucoup plus tôt que d'habitude afin de se rendre en ville pour y effectuer quelques achats. Tranquillement, supposait-il. Cependant, en ce mercredi après-midi, les rues et commerces de la capitale dauphinoise grouillaient de monde. Si bien qu'il avait abandonné le centre-ville, lui qui depuis toujours abhorrait la foule et les espaces confinés, satisfait de ses emplettes, mais contrarié par l'important retard qu'il avait pris. Nicolas regarda sa montre et glissa nerveusement sa main dans ses cheveux : « zut ! Déjà dix-huit heures. » Puis, il alluma ses phares et leva les yeux vers le ciel. La nuit tombait lentement, tout en demeurant captive d'un insolite écrin de blancheur. Une brume épaisse enveloppait la ville et lui donnait un aspect à la fois féérique et inquiétant. Tous les bruits alentour disparaissaient, comme si la voiture se retrouvait, par la grâce d'un enchantement providentiel, équipée d'un double vitrage. Bercée par la paisible monotonie qu'encourageait l'insolence de ce caprice du temps, Grenoble s'endormait avant l'heure. Les lumières de la ville ressemblaient à de toutes petites perles dorées apparaissant un instant avant de s'effacer.

La neige tombait continuellement. Pour autant, le silence et la beauté de cette saute d'humeur du ciel ne parvenaient pas à apaiser la fièvre de Nicolas. Il regarda de nouveau sa montre : « à cette vitesse, je ne serais pas rentré avant dix-neuf heures. Ma petite princesse va sûrement s'inquiéter. » Il glissa la main dans sa poche. Ouvrit son mobile et tapota du pouce : « Coucou princesse ! Je serais

sans doute en retard. Je suis bloqué sur le boulevard Gambetta. Mais, ne t'inquiète pas ! Bisous. »

Un peu moins soucieux, il alluma la radio et ne put, à l'écoute d'un spot publicitaire, s'empêcher de sourire. Le moment paraissait en effet assez cocasse pour vanter les qualités d'une lessive extraordinaire capable de laver encore plus blanc que blanc. Face au superbe paysage qui s'étalait sous ses yeux, lui revinrent alors naturellement en mémoire les mots étranges de sa maman, quand enfant, à Marseille, par un rare matin neigeux, il l'avait, les lèvres barbouillées par une délicieuse confiture de mûres, ingénument questionnée :

— Maman, dis-moi, elle vient d'où la neige ? Pourquoi est-elle si blanche ?

Amusée, la jeune femme lui avait répondu de son bel accent méridional :

— Regarde mon chéri ! Lève les yeux au ciel ! Admire la beauté de ces belles nuées ! Et bien, vois-tu, elles sont immaculées car elles renferment des milliers de tonnes d'une poudre magique utilisée chaque jour par les anges du ciel pour blanchir leurs longues robes. Il arrive parfois que le vent, par sa violence, déchire un nuage et toutes ces étoiles soudainement libérées, se transforment illico en une merveilleuse averse de neige. Une infinité de jolis petits flocons vagabondant dans le ciel avec grâce, avant de blanchir, les montagnes, les forêts, les villes...les champs et le petit bout de ton nez... Avait-elle ponctué, en lui tapotant les narines du bout de son index.

La tête renversée en arrière, les joues caressées par de doux flocons et les yeux éblouis par la blancheur du ciel, le gosse ravi s'était alors écrié :

— C'est fou, maman ! La neige est donc la lessive des anges du ciel ?

La nuit suivante, de multiples questions avaient agité sa petite tête d'enfant : « c'est drôle, mais alors, vu qu'ici à Marseille, le ciel est toujours bleu, les anges de Provence ne doivent pas souvent laver leurs grands habits... »

Nicolas était encore perdu dans ses rêveries d'enfance, quand, sur le boulevard Jean Pain, un tableau cruel, que l'indifférence rend aujourd'hui fréquent et banal, pétrifia son regard durant quelques secondes.

À quelques mètres de son véhicule, sous un abribus, un homme, voûté, d'un âge indéfini, dont le visage buriné disparaissait presque entièrement sous une barbe épaisse blanchie par la neige, mais davantage encore sous le poids d'un ciel de misère, ôtait tant bien que mal, la neige recouvrant un petit banc gris. Le malheureux, tel un sombre fantôme dans un royaume de satin blanc, titubait sur place. Le corps plié en deux, il balayait à grand peine l'assise du banc de la paume de ses mains nues rougies par le froid sous le regard indifférent de quelques automobilistes.

Le sang de Nicolas ne fit qu'un tour. Dans la minute suivante, il quittait son siège, un sachet à la main, et se dirigeait, d'un pas décidé et alerte malgré la neige, vers l'abribus.

C'était un homme assez grand à la démarche distinguée, vêtu d'un élégant costume anthracite. Il s'approcha du malheureux et le salua, de son accent chantant, un sourire sur les lèvres :

— Bonsoir monsieur ! Tenez, c'est pour vous ! Ne restez pas ici ce soir, avec ce sale temps, vous allez prendre froid ! Allez vite vous mettre au chaud, monsieur !

Le miséreux se tourna vers lui en se frottant les mains pour les revigorer et, sous la lumière d'un pâle néon, Nicolas découvrit qu'elles portaient de fines ridules noires, mémoires sans doute, d'anciennes souffrances ou de rudes labeurs.

Surpris, le pauvre hère esquissa un léger sourire que la grande froidure transforma, sur ses lèvres fendillées, en un rictus pénible et douloureux. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais se trouva dans l'incapacité d'articuler le moindre mot. Il prit le précieux sachet et le pressa contre lui de ses grosses mains tremblantes et sans force, un peu comme un enfant serre contre son cœur, son ours en peluche adoré.

La maigreur de son visage donnait à ses deux minuscules yeux ronds et ténébreux nichés au fond de profondes orbites un aspect presque effrayant. Le malheureux grelottait de tout son corps. Était-ce à cause du froid ? Était-ce la peur de la nuit, ou redoutait-il déjà, la cruauté de lendemains semblables ?

Dans le coin de sa bouche, comme fiché dans la chair, on devinait un mégot mordillé et crasseux. Un bonnet gris en laine épaisse coiffait sa tête et ses oreilles. Sur son nez, large et boursoufflé, se dessinaient de petits sillons tortueux et vineux, stigmates d'un goût sans doute excessif pour le tord-boyaux. Cet apaisant, mais faux ami. L'homme portait un long manteau de couleur sombre, rapetassé sous les manches avec du gros fil blanc et un épais pantalon de velours côtelé marron dont l'ourlet défait recouvrait ses chaussures noires, d'un cuir terne, fermées par des bouts de ficelle.

Des coups de klaxon retentirent, brisant l'embarrassant et lourd silence. Nicolas abandonna le miséreux en l'invitant une fois encore à ne pas rester dehors. Dans sa voix grave transparaissait une douce chaleur, mâtinée d'une véritable compassion :

— Ne restez pas ici, monsieur ! Allez vite vous mettre au chaud ! Croyez-moi, ce n'est pas un temps à rester sur un banc ! Allez donc dans un foyer d'accueil !